

PETITE HISTOIRE DES RELATIONS ENTRE LA FRANCE ET LA ROUMANIE, ENTRE LA LITTÉRATURE ROUMAINE ET CELLE FRANÇAISE

Rodica BOGATU,

doctorande,

Université d'Etat "Alec Russo" de Bălți, République de Moldova

Résumé

Au XIX^e siècle, de nombreux voyageurs roumains, notamment les fils de boïards, voyagent en France, en particulier pour les études et rapportent des éléments de culture et de politique qu'ils implantent en Roumanie à leur retour. (Il s'agit, après la contribution des Phanariotes et des consulats français, de la troisième source de diffusion des idées françaises dans le monde roumain.) Plusieurs de ces étudiants ont joué un rôle majeurs dans le monde de la politique et des lettres. Citons ici Vasile Alecsandri, Alexandru Macedonski, Nicolae Iorga et Ion Ghica. Des relations solides s'instaurent entre certains écrivains français et la Roumanie, entre la littérature roumaine et la littérature française: rencontres de l'écrivain et homme politique Ion-Héliade Rădulescu avec Victor Hugo et Alphonse de Lamartine (élu en 1847 Président d'Honneur de l'Association des Etudiants Roumains de France), les relations durables de Ion Ghica avec Jules Michelet et Edgar Quinet, dont les cours sont suivis par des étudiants roumains, et qui soutiennent en 1859 l'Union des Principautés Roumaines.

Bref, la littérature française y fut réceptée, car la France apparaissait souvent comme un modèle aux yeux des Roumains luttant pour leur indépendance et leur unité, ce qui explique les liens très intimes tissés entre vie intellectuelle et politique, littérature et engagement.

Rezumat

În secolul al XIX-lea, numeroși români, în deosebi feciori de boieri (Vasile Alecsandri, Alexandru Macedonski, Nicolae Iorga, Ion Ghica etc.), își fac studiile în Franța și implantează, mai apoi, la întoarcere în România, elemente de cultură și politică franceze. Se stabilesc relații durabile între unii scriitorii francezi și români: Ion Heliade-Rădulescu, Victor Hugo și Lamartine; Ion Ghica, Jules Michelet și Edgar Quinet etc.

L'histoire des relations franco-roumaines, et tout particulièrement celle des rapports culturels, est placée sous le signe magique d'un pont de latinité qui a uni, à travers les âges, la Roumanie à la France. Comme le soulignait le général de Gaulle, "depuis toujours, au cours des drames où, au cours des siècles, furent jetés Roumains et Français, jamais, quoi qu'il soit arrivé, ils ne se sont considérés autrement qu'avec beaucoup d'estime et de sympathie." Cet attachement réciproque plonge ses racines dans leur héritage latin qui a conduit la Roumanie et la France à se retrouver dans les domaines de la pensée, des lettres et des arts.

Pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, les relations franco-roumaines se sont amplifiées et diversifiées. Le manuel "Le français en Roumanie" contient une intéressante affirmation d'après laquelle un certain capitaine valaque, Mărăcine, venu lutter au service du roi Philippe VI de Valois, et qui fut l'ancêtre du poète Pierre Ronsard (*Mărăcine* signifie "ronce" en français). Les vers du poème "Ode à Cassandre" semble témoigner de l'origine roumaine du célèbre poète. Les relations devenaient plus étroites entre la littérature française et les pays roumains, qui, sortant à peine du Moyen Age, ne s'occupaient guère encore que de théologie et de chroniques, mais sentaient de plus en plus le besoin d'une nouvelle poésie, correspondant aux idées et aux sentiments dont journellement ils se pénétraient.

À l'époque des Lumières et beaucoup plus intensément à l'époque romantique, un grand nombre de Roumains ont fait leurs études en France, ce qui permit des contacts culturels des plus divers, et, en même temps, une grande pénétration de la littérature française dans la conscience culturelle roumaine. À partir du XVIII^e siècle, les oeuvres des classiques français circulaient en version originale dans les pays roumains. On lisait Bossuet, Racine, Corneille, La Fontaine, Boileau, Molière.

Au XIX^e siècle de nombreux voyageurs roumains, notamment les fils de boïards, voyagent¹ ou séjournent en France, en particulier pour leurs études et rapportent des éléments de culture et de politique qu'ils implantent en Roumanie à leur retour². Plusieurs de ces étudiants ont joué un rôle majeur dans le monde de la politique et des lettres. Citons ici Vasile Alecsandri, Alexandru Macedonski, Nicolae Iorga et Ion Ghica. Des relations solides s'instaurent entre certains écrivains français et la Roumanie, entre littérature roumaine et littérature française: rencontres de l'écrivain et homme politique Ion Heliade-Rădulescu avec Victor Hugo et Lamartine (élu en 1847 Président d'Honneur de l'Association des Etudiants Roumains de France), poésies roumaines de Dimitrie Bolintineanu, traduites par l'auteur et envoyées à Victor Hugo, Alphonse de Lamartine, Jules Janin et Théodore de Banville et aux principales revues françaises. Les relations durables de Ion Ghica avec Jules Michelet et Edgard Quinet, dont les cours sont suivis par les étudiants roumains, et qui soutiennent en 1859 l'Union des Principautés Roumaines.

Bref, la France apparaît souvent comme un modèle aux yeux des Roumains luttant pour leur indépendance et leur unité, ce qui explique les liens très intimes tissés entre vie intellectuelle et politique, littérature et engagement.

Dans cette oeuvre de pénétration, il est important de mentionner le nom de Nicolae Iorga qui dit "qu'il ne faut pas faire une place trop large aux émigrés, aux épaves humaines de la Révolution, aux proscrits de l'Empire, qui ne furent ni aussi nombreux, ni aussi actifs qu'on se l'imagine". Les voyageurs français traversant la Roumanie sont rares, et ils ne donnent que des scènes sans importance, des chapitres d'amour léger avec quelque *Catinca* valaque, comme le comte de Lagarde, qui passa par București pour se rendre en Russie.

Les premiers traducteurs d'ouvrages français en roumain dans la seconde moitié du XVIII^e siècle se mirent au travail en même temps que les Grecs, pour la plupart établis en Occident, qui enrichirent en quelques années leur littérature de bons ouvrages. C'est donc à l'école supérieure grecque, fondée par les princes phanariotes, que les boïards apprirent le français. Ils connaissaient si bien cette langue que le boïard Constantin Conachi écrit avant 1800 des vers dont la facture, aussi bien que le contenu (didactique, philosophique et sentimental) rappelle l'école de Delille. Mais parmi tous ces nobles roumains passionnés de littérature française, le plus actif fut Alexandru Beldiman, un Moldave, qui donna tour à tour, tout en

¹ Iorga, 1981.

² Il s'agit, après la contribution des Phanariotes et des consulats français, de la troisième source de diffusion des idées françaises dans le monde roumain.

peinant à la traduction de l'Iliade, des versions roumaines des «Ménechmes» de Régnard, de «Numa Pompilius»; il traduisit aussi la «Mort d'Abel», pastorale du même auteur.

Un jeune écrivain, formé à Vienne et en Italie, Gheorghe Asachi, utilisa Florian aussi pour son idylle de «Myrtille et Chloé», avec laquelle commence, de fait, le théâtre moldave.

Après Beldiman, le mouvement fut continué par certains boïards qui, pour la plupart, s'étaient formés sans maîtres. On peut citer ici Vasile Draghici, dont on conserve encore dans une église de Iași la modeste bibliothèque; Ion Buznea, qui traduisit dans un doux langage «Paul et Virginie»; Vasile Pogor, qui osa s'attaquer aux solennels alexandrins de la «Henriade»; plus tard Emmanuel Draghici, qui s'arrêta aussi bien au «Code de commerce» qu'au premier «Traité de cuisine» inspiré par un modèle français.

Comme on le voit, les principaux représentants de ce courant destiné à donner aux Roumains une culture nouvelle, italienne, parfois allemande, mais surtout française, sont les Moldaves: le programme de l'école de Iași, sa fréquentation assidue par les enfants des nobles, l'explique suffisamment.

Dans la capitale valaque l'oeuvre difficile de donner en roumain les meilleurs produits de l'esprit français à travers des siècles trouva un admirable organisateur et un des collaborateurs les plus zélés dans le directeur d'un périodique, qui devait provoquer et entretenir l'intérêt chez un public de trois cents lecteurs. C'était Ion Eliad qui se fit appeler plus tard aussi Rădulescu. À lui revient une des premières places dans le développement intellectuel de notre pays.

Il connut George Gordon Byron par des versions françaises et traduisit une partie des «Méditations poétiques» d'Alphonse de Lamartine, «sans pouvoir rendre néanmoins», dit Nicolae Iorga, «dans les syllabes lourdes de sa version l'enivrante fluidité de l'original». Il donna plus tard un recueil de nouvelles romantiques. Autour de lui s'assemblèrent des boïards. Ion Văcărescu publia une traduction en vers du «Britannicus» de Jean Racine; d'autres, simples dilettantes, présentèrent à un public encore insuffisamment préparé, mais d'une intelligence très vive et d'une puissance d'adaptation tout à fait remarquable, une partie des comédies de Jean-Baptiste Poquelin (dit Molière) – l'«Amphytrion» avait été traduit par Ion Eliad lui-même – et d'autres pièces, plus faciles, nécessaires au théâtre nouvellement fondé.

L'«Atala» et le «René» de François-René de Chateaubriand parurent à la même époque en roumain. Une Ghica, la mère de Dora d'Istria, traduisit une partie du livre de Mme Campan sur l'éducation; plus tard Ion D. Negulici et d'autres y ajoutèrent la traduction d'ouvrages semblables qu'avaient publiés Mme de Genlis et Aimé Martin. Toute une bibliothèque fut formée ainsi en moins de dix ans.

La meilleure traduction d'un ouvrage français parut cependant en Moldavie, où Constantin Negruzzi, dont les nouvelles, très soignées comme style, ressemblaient aux récits de Prosper Mérimée, trouva le moyen de reproduire l'envolée de Victor Hugo dans ses «Odes et Ballades»³.

³Lagarde et alii, 1985b.

Restait cependant à réaliser une oeuvre, beaucoup plus difficile, celle de créer une littérature originale ayant comme source d'inspiration, et non comme modèle d'imitation servile, cette littérature romantique de la France nouvelle. Elle pouvait prendre ses sujets dans la vie nationale elle-même, dans le charme mystérieux des anciennes ballades, dans les terreurs des contes de revenants, dans le souvenir des glorieux combats livrés par les ancêtres pour défendre contre l'envahisseur cette terre roumaine mille fois trempée du sang de ses martyrs, dans l'élan vengeur d'une société indignée contre les abus et l'oppression. Le premier qui s'y essaya et qui réussit fut un élève de Vaillant, Grigorie Alexăndrescu, qui moins heureux qu'Ion Eliad, ne devait jamais voir la France, après s'être pénétré de son esprit.

Plus tard seulement les chansons populaires seront recueillies par Alecu Russo, élève des écoles françaises de Suisse, et par cet étudiant revenu de Paris qu'était à ses débuts le grand poète Vasile Alecsandri.

L'influence française dominait dès ce moment même la littérature roumaine de la renaissance nationale.

Le succès de la civilisation et de la langue française devient vite une mode dans les salons roumains, mode tournée en dérision par Costache Faca dans sa pièce "Comedia Vremii" («Comédie du temps»), et par Vasile Alecsandri qui, dans plusieurs comédies écrites entre 1850 et 1863, crée le personnage de Chirița (Kiritza).

Les catalogues de librairies et de cabinets de lecture attestent que si dès la fin du XVIII^e siècle l'Encyclopédie de Denis Diderot et de Jean Le Rond d'Alembert connaît une vogue incontestable⁴, tous les auteurs, tous les types d'ouvrages, classiques et modernes, obtiennent la faveur des lecteurs roumains du XX^e siècle.

Les années 1920 et 1940 furent la grande époque "française" de la Roumanie. Ce pays était le premier client étranger de l'édition parisienne. Hélène Vacaresco, Anna de Noailles, née Brâncoveanu, la Princesse Bibesco faisaient briller la culture roumaine dans les salons parisiens. La Reine Elisabeth traduisait en français les légendes populaires roumaines sous le pseudonyme de Carmen Sylva, et la Reine Marie publiait "Histoire de ma vie" chez Plon en 1938.

Paris est devenu une patrie pour les talents roumains. Leur contribution à l'essor de la culture française est reconnue: le compositeur George Enescu, les actrices Maria Ventura et Elvira Popescu, Constantin Brâncuși, grand précurseur de la sculpture moderne, les ingénieurs Traian Vuia et Henri Coandă, Eugène Ionesco, membre de l'Académie Française, créateur du théâtre de l'absurde, Mircea Eliade grand historien des religions, Emil Cioran, jugé par les critiques français comme le plus grand styliste de la langue française du XX^e siècle; les poètes Ion Vinea et Gherasim Luca, les écrivains Panaït Istrati et Tristan Tzara, fondateur du mouvement "dada" en 1916. Dès les années '30, exista – avant Paris – un mouvement existentialiste roumain auquel Cioran appartient. En 1946, André Breton décréta que București était "la capitale du surréalisme". Maurice Blanchot fut découvert par une revue roumaine.

⁴Lagarde, 1985a.

On pourrait conclure que pour les Roumains, au cours de leur histoire, le français a été la langue formatrice de l'intellectualité et on ne saurait négliger sa contribution dans l'identité nationale roumaine. Citons les mots de Nicolae Titulescu, le plus brillant représentant de la diplomatie roumaine, qui, en parlant de l'histoire des rapports franco-roumains, l'appelait "l'histoire d'une amitié non assombrie et d'une entente non interrompue."

Références:

IORGA, N. *Istoria românilor prin călători*. București : Editura Eminescu, 1981 [=Iorga, 1981].

LAGARDE, A., MICHARD, L. *XVIII^e siècle. Les Grands Auteurs Français du Programme. Anthologie et histoire littéraire*. Paris : Bordas, 1985 [=Lagarde et alii, 1985a].

LAGARDE A., MICHARD, L. *XIX^e siècle. Les Grands Auteurs Français du Programme. Anthologie et histoire littéraire*. Paris : Bordas, 1985 [=Lagarde et alii, 1985b].